

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 SEPTEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu, Chronique musicale, par Dufresne.—Nos étudiants, par Fleurette.—A propos de Fleurette, par Germain Beaulieu.—Poésie : La source, par Théophile Gautier.—Etudes historiques (suite et fin), par G. A. Dumont.—Amour, par Lucien de Riveroles.—Le R. P. Joubert, par J. St.-E.—L'entrée du palais d'Agriculture, par J. St.-E.—Primes du mois d'août.—Poésie : La Canadienne, par Albert Ferland.—Nouvelle : Le passeur, par Julien de Turique.—La science récréative : Développement à la fumée.—Notes et faits : La tomate : Les mœurs terrestres de l'anguille ; Un tour de force ; Dieu vous bénisse, par le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Nos feuilletons.—Dames, Echecs et charades.

GRAVURES.—Exposition de Chicago : Une des entrées du Palais d'Agriculture.—Portrait du Rév. M. Z.-M. Joubert.—Au Siam : Bonzes ; Cérémonie funèbre ; Voiture de gala ; Types et costumes ; Salle d'audience du palais royal du Siam ; Grande pagode de Wat-Chan ; Artistes dramatiques ; Vue de Battambang ; Le lac Touli-Sap ; Les princes royaux en grand costume.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AUX PHOTOGRAPHES ET AMATEURS PHOTOGRAPHES

Nous invitons cordialement messieurs les photographes praticants et les amateurs-photographes, désireux de faire connaître notre pays, à nous expédier des photographies des lieux où ils résident ainsi que des endroits pittoresques de notre magnifique province. Nous rembourserons le port des photographies et nous les retournerons à l'auteur aussitôt photographées, si on le désire.

De cette manière, chacun pourra contribuer à faire connaître les beautés de notre chère province, et ainsi faire œuvre patriotique.

ENTRE-NOUS.



HAQUE train déverse tous les jours dans nos villes une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, dont l'aspect est vraiment lamentable.

Fatigués, l'œil mort, harassés, fourbus, tous arrivent de la campagne, où ils sont allés pour se reposer et faire des économies.

Ils sont éreintés et n'ont

plus le sou.

L'air pur des champs est un mythe, un rêve de poète, c'est en réalité un gaz imprégné de plus

d'odeurs que de parfums et saturé d'émanations de maringouins.

Le villageois n'est pas, dans les endroits fréquentés par les Montréalais et les Québécois, l'honnête rural, au cœur bon et large, tel que l'ont dépeint des journalistes qui vivent loin de lui, c'est un exploiteur qui fait le vide dans nos portemonnaie.

Il vous loue fort cher une maison meublée, où les meubles brillent par leur absence.

Il vous vend la viande et les légumes à des prix fous, et vous considère comme une proie que le Ciel lui envoie pour la dévorer au plus vite.

C'est le naufrageur qui fait les signaux, provoque l'échouage, guette l'épave et dévalise les victimes.

Voilà ce que disent tout bas les bonnes gens qui reviennent de villégiature.

* * —Ah ! ma chère, que nous nous sommes amusés à X... (une ville d'eau quelconque) ; musique, sauterie tous les soirs, etc. Et quel air pur ! Que l'on est donc à l'aise à la campagne !

Voilà ce que l'on dit tout haut.

La vérité est que ces réunions, ces bals, devenaient autant de corvées auxquelles on ne pouvait se soustraire, sous peine de passer pour sauvages et manquer de bon ton.

C'est là surtout la cause des avaries que vous constatez dans leur santé.

Quant à l'aise que l'on vante tant, on était parqués quatre ou cinq par chambre, sans aucun confort, ennuyés jour et nuit par le va et vient des pensionnaires de l'hôtel.

Et cela sans compter les biftecks durs comme des semelles de souliers, l'uniformité désespérante de l'ordinaire, la blancheur douteuse du linge de table, le service mal fait, etc., etc.

Aussi avec quelle satisfaction on retrouve son chez soi, les meubles connus, le moelleux, le bon fauteuil, la table, les livres que l'on a quittés pour satisfaire plus la mode qu'un besoin !

* * Et, pourtant, la campagne a du bon.

Elle a du bon, même pour un habitant de la ville, qui sait choisir un endroit un peu isolé, pas du tout en vogue et, par conséquent, non encore vicié par la présence d'un trop grand nombre de citoyens qui corrompent vite le villageois, à moins que ce ne soit lui qui soit plus corrompu encore.

* * Mais, je ne sais quel démon possède ma plume aujourd'hui ; la folle qu'elle est se fait l'écho de ce qu'elle entend dire autour d'elle, sans se douter des sottises qu'elle peut commettre en écrivant à l'étourdi.

Et la preuve en est que je viens de passer quelques jours de vacances dans un endroit charmant, la rivière Ouëlle où je n'ai rencontré que de bonnes gens et où la nature est magnifique.

La rivière Ouëlle est un peu déçue, cependant, m'a-t-on dit, de sa grandeur passée.

Autrefois, c'était un centre d'affaires ; c'était là que venaient s'approvisionner les villages d'alentour. La rivière offrait un abri sûr aux goélettes qui venaient de Québec et du bas du fleuve.

Tout y prospérait, quand le chemin de fer de l'Intercolonial vint détruire cet état de choses en transportant le commerce à deux lieues de là, dans l'intérieur, et aujourd'hui, c'est Sainte Anne de la Pocatière qui profite de cet héritage inattendu.

Que voulez-vous, l'histoire se répète ici comme ailleurs, les chemins de fer ont déplacé bien des centres commerciaux. Ils marchent été comme hiver, leur moyen de locomotion et de transport est plus assuré en tout temps et il est naturel que ce déplacement s'opère.

Quoi qu'il en soit, ce joli village est encore heureux ; la terre y est généreuse ; la mer, qui se trouve à un mille, entraîne sur ses bords une foule de marsouins dont la mort vient apporter, chaque année, un appoint à ses revenus, et on y vit à l'aise.

Les hommes y sont vigoureux et sains, les femmes robustes et jolies, et chacun semble heureux du sort que la Providence lui a départi.

* * Sainte-Anne de la Pocatière est admirablement situé sur le flanc d'une colline d'où l'on jouit d'un panorama splendide.

Ce village prend les proportions d'une ville. Son collège, très prisé dans le pays, a près de trois cents élèves ; on y fait des études classiques et commerciales. Il y a de plus un couvent et une école d'agriculture.

J'ai visité le collège qui est très grand et prend chaque année des proportions plus grandioses. On y conserve pieusement le souvenir de son vénéré fondateur, M. l'abbé Painchaud.

Les professeurs, tous membres du clergé, sont affables, bons et joyeux ; on respire là un air de gaieté et de bonne humeur qui ne doit pas nuire aux études.

Les élèves y sont, du reste, soumis à un entraînement physique qui développe les forces, élargit les poitrines et fait du bien aux cerveaux.

Cette institution me semble très bien dirigée.

* * On vient de célébrer partout la fête du travail.

Cette célébration a sa raison d'être, car, comme l'a dit Mirabeau : " Le travail seul constitue une nation." Fêter, honorer le travail, c'est donc honorer et fêter la nation, le pays tout entier.

" Par le travail, l'homme s'est racheté de l'esclavage ; par la science, il se rachètera du travail," c'est ainsi que s'exprime Emile de Girardin, mais je crois que nous sommes encore loin de la réalisation de cette pensée.

Il y a cinquante ans que Thomas Hood a écrit cet étrange poème : *La chanson de la chemise*, si poignant, si triste, dont la vogue fut immense en Angleterre, et la situation de la pauvre couturière n'a changé que pour la pire, à Londres.

Relisons ces lignes navrantes qui ne sont qu'une pâle traduction :

LA CHANSON DE LA CHEMISE

Avec ses doigts raidis par la fatigue
Et ses paupières lourdes et rougies,
Une femme assise, vêtue de guenilles,
Faisant courir le fil avec l'aiguille,
Cousait, cousait, cousait,
Pauvre affamée et crasseuse ;
Et cependait, d'une voix douloureusement plaintive,
Elle chantait la *Chanson de la chemise*.

Travailler, travailler, travailler,
Tandis qu'au loin retentit le chant du coq.
Travailler, travailler, travailler,
Jusqu'à ce que les étoiles brillent dans le ciel !
Travailler jusqu'à ce que le jour vienne.
Et la tâche quotidienne,
Il s'en faut bien, mon Dieu !
N'est pas encore accomplie.

Travailler, travailler, travailler,
Jusqu'à ce que le vertige me prenne ;
Travailler, travailler, travailler,
Jusqu'à ce que mes yeux s'obscurcissent !
Coutures, goussets, épaulettes,
Epaulettes, goussets et coutures,
Jusqu'à ce que je tombe endormie sur mes boutons,
Que je crois voir encore dans un songe.

Oh ! hommes qui avez des sœurs chéries,
Hommes qui avez mère ou femme,
Ce n'est pas du linge que vous usez,
Mais la vie de pauvres créatures humaines !
Elle cousait, cousait, cousait,
Pauvre, affamée et crasseuse.
Cousant, avec un double fil,
Un linceul aussi bien qu'une chemise.

Mais pourquoi parler de la mort.
Ce fantôme aux affreux ossements ?
Je ne crains guère sa figure décharnée :
Elle ressemble tant à la mienne !
Elle ressemble tant à la mienne !
Car je jette trop souvent.
Comment, mon Dieu, le pain est-il si cher,
Quand la chair et le sang humain sont à vil prix ?

Travailler, travailler, travailler,
Mon labeur ne cesse jamais ;
Et quel est son salaire ? une couche de paille,
Une croûte de pain, des haillons.
Cette mansarde dévastée, ce plancher nu,
Une table, une chaise cassée,
Un mur si blanc que je remercie
Mon ombre de s'interposer entre lui et moi.

Travailler, travailler, travailler,
D'un carillon à l'autre ;